

célébré le développement économique de la région et l'a lié à l'économie nord-américaine. Sur le plan social, la venue d'un grand nombre de personnes de l'extérieur de la région a accentué les mouvements de populations qui marquent l'histoire démographique du Saguenay. La nature pénible du travail et l'encadrement social des étrangers qui laisse à désirer font que les travailleurs de langue et de culture différente trouvent l'expérience difficile. Avec le temps, les effets de la Crise, les pressions régionales et les politiques d'embauche favorisent de plus en plus les canadiens-français. Arvida en sera transformée et avec la grève de 1941, elle devient une ville saguenayenne. Finalement, l'histoire d'Arvida rappelle que les travailleurs des petites villes — et surtout des petites villes mono-industrielles — vivent dans un monde différent de celui des métropoles. Les dirigeants de l'Alcan ont plus de pouvoir puisque les ouvriers devront quitter la ville s'ils veulent changer d'employeur. De plus, « tout le cadre institutionnel de la ville contribue à accroître la position de force du patronat » (p. 229).

Arvida au Saguenay est un livre important qui intègre des éléments de plusieurs tendances historiographiques : celles qui s'intéressent au développement régional, à l'histoire du travail et de la classe ouvrière et à l'histoire urbaine. La richesse des sources quantitatives, leur jumelage et l'analyse soutenue en font une étude originale et dynamique. Le lecteur perçoit bien l'interaction entre les stratégies des travailleurs et celles de l'entreprise. L'auteur a aussi eu la bonne idée d'introduire des exemples d'itinéraires personnels dans quelques chapitres de son livre. Ces itinéraires nous ont constamment rappelé que la classe ouvrière est composée, d'abord et avant tout, d'êtres humains qui développent de multiples stratégies pour améliorer leurs conditions de vie.

L'analyse quantitative a par contre certaines limites. Elle ne nous permet pas toujours de bien comprendre les comportements — les réflexions et les événements qui les ont guidés — des travailleurs. Il nous semble que l'auteur aurait pu exploiter davantage l'enquête orale qui lui aurait sans doute fourni, surtout en ce qui a trait à la vie à l'intérieur de l'usine, une image encore plus complète des interactions dans le monde du travail, des choix professionnels et personnels des travailleurs. Ceci étant dit, l'ouvrage d'Igartua apporte une contribution importante en histoire sociale. Il n'est pas étonnant qu'il fut récompensé par la Société historique du Canada en 1997, qui lui attribua, lors de son congrès annuel, un certificat de mérite en histoire régionale (Québec). Souhaitons que d'autres chercheurs suivront son exemple et que de nouvelles études, qui se penchent sur les villes industrielles en région, voient le jour.

Nicole Lang

Université de Moncton, Campus d'Edmundston

Johanne Collin — *Changement d'ordonnance : mutations professionnelles, identité sociale et féminisation de la profession pharmaceutique au Québec, 1940–1980*, Montréal, Boréal, 1995, 239 p.

L'histoire des professions de la santé est encore trop massivement centrée sur la

profession médicale. Voici un ouvrage qui participe à l'élargissement du terrain défriché en s'ajoutant à quelques ouvrages exceptionnels. Basé sur un thèse de doctorat, l'ouvrage propose un tour d'horizon de l'histoire de la pharmacie au Québec. L'objectif est d'examiner le rôle qu'a joué la féminisation de cette profession dans la reconstruction sociale de son identité collective. L'auteure cherche à aller plus loin que les explications classiques, lesquelles font rimer féminisation des professions avec dévalorisation et perte de pouvoir. Elle a aussi l'ambition de jeter un nouvel éclairage sur la genèse des groupes professionnels à partir de ce cas unique qu'est la pharmacie, dans la mesure où elle est à la fois une profession de service et un commerce. L'angle d'analyse se situe d'emblée à la frontière de l'histoire sociale et de la sociologie historique. Il s'agit, selon les termes de l'auteure, d'une socio-histoire d'un regroupement professionnel, laquelle cherche tout autant à reconstituer le fil des événements, que de les comprendre dans le contexte des transformations du rôle des professions, voir de l'ensemble de la société.

Le premier chapitre passe en revue des définitions, s'interroge sur le destin des professions dans les sociétés contemporaines, souligne ce qu'on considère comme les limites de certaines études sur la féminisation des professions. La démarche suivie y est également abordée. La profession sera décrite de l'intérieur « c'est-à-dire en ayant comme poste d'observation la profession elle-même et, comme cible, l'articulation des structures et des représentations qui façonnent son identité » (p. 28). Les ruptures seront mises en évidence, telles qu'elles se manifestent, dans les représentations collectives du groupe, dans le rôle professionnel et dans le contexte d'exercice de la profession.

Les chapitres suivants abordent, tour à tour, différentes étapes dans l'évolution de cette profession à la lumière, entre autres, des luttes qu'elle a livrées pour acquérir puis protéger un statut juridique et pour se tailler un champ d'exercice protégé. Cette histoire est aussi marquée par des affrontements avec la profession médicale, l'industrie pharmaceutique et les commerces concurrents, comme par des divisions internes qui se font jour. Depuis le dernier quart du XIX^e siècle, c'est-à-dire au moment où la profession acquiert une reconnaissance légale, de nombreuses ondes de choc ont en effet traversé cette profession, peut-on entrevoir dans cet ouvrage. Les difficultés de la profession se manifestent dès les débuts, celle-ci étant vivement contestée par la profession médicale qui cherche à contrôler ce domaine comme l'ensemble du champ de la santé. Car, comme le souligne l'auteure, la première loi de la pharmacie n'a pas fourni les éléments juridiques permettant de délimiter précisément un champ d'exercice exclusif. Puis, après la seconde guerre mondiale, l'industrie pharmaceutique prend le monopole de la fabrication des médicaments. La profession ne se limite-t-elle plus maintenant qu'à la distribution de médicaments, par ailleurs prescrits par d'autres, en l'occurrence les médecins? La pharmacie n'est-elle plus dorénavant qu'un commerce comme un autre, un commerce qui d'ailleurs souffre de la concurrence d'autres commerçants? En parallèle à la crise de l'officine pharmaceutique, se dessine celle de la formation. Enfin, bientôt naissent les pharmacies à grande surface. Le salariat se fait jour et occupe de plus en plus de place dans les rangs d'une profession qui fut longtemps peuplée de petits entrepreneurs indépendants.

Les bouleversements des conditions de la pratique affectent les représentations collectives de la profession et l'identité sociale de ses membres. C'est donc sur cette toile de fond que progressivement la profession se transforme, se féminise. L'analyse souligne que les femmes ne viennent pas en fait remplacer les hommes dans les postes qu'ils occupaient. Elles sont venues combler les nouveaux postes qui s'ouvrent : salariat, temps partiel, superpharmacies (p. 153). Bref, les transformations de la pratique attirent les femmes, suggèrent l'auteure, ces conditions de travail étant plus conformes à leurs attentes.

Ainsi, pour l'auteure, il faut voir dans la féminisation de la profession plus que la simple conséquence du déclin d'un groupe professionnel. Cette féminisation aurait incarné une sorte de rupture dans la trajectoire de la profession, une rupture où tout ne fut pas négatif, car elle débouche sur de nouveaux acquis.

L'analyse présentée dans cet ouvrage marquera l'histoire des professions de la santé au Québec et ailleurs par les idées nouvelles qu'elle présente sur la problématique de la féminisation de la profession. De plus, elle offre un aperçu des moments forts de l'histoire de cette profession, peu étudiée jusqu'ici, lequel aperçu pose des balises sur lesquelles pourront s'orienter de nouvelles recherches. L'histoire des professions de la santé au Québec, autres que la médecine, en est encore à ses débuts. Voilà une brique bien posée sur ce vaste chantier.

Jean Harvey
Université d'Ottawa

Johanna M. Selles — *Methodists and Women's Education in Ontario, 1836–1925*.
Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1996. Pp. 296.

In examining the education of women within the Methodist Church from the founding of the Upper Canada Academy in 1836 to the formation of the United Church of Canada in 1925, Johanna Selles shows how Methodism returned to where it began — instituting, rejecting, and then re-establishing the practice of coeducating young men and women in the same institutional setting. She also explains how at each point along this journey the church carefully separated the two sexes both intellectually and physically: sometimes these dividing lines ran between institutions; at others they ran through them. In tracing these circles and drawing these lines, this fine book not only brings to light an important aspect of the history of Canadian education, but also enriches our understanding of the complex relationship among women, religion, education, and the state.

The central narrative of the text is constructed around a succession of Methodist schools. At the start of the story the Upper Canada Academy in Cobourg welcomed females in a spirit of optimism, and they became an important (if carefully quarantined) part of this educational and cultural community. Within six years, however, these women were told to go elsewhere as the leaders of the Wesleyan Methodist Church, including that renowned educator the Rev. Egerton Ryerson, decided to elevate the academic standards of their institution by making it a male preserve. The